CONVENTION NATIONALE.

PROCÈS-VERBAL

Des monumens, de la marche, et des discours de la fête consacrée à l'inauguration de la Constitution de la République Française, le 10 août 1793.

IMPRIMÉ PAR ORDRE DE LA CONVENTION NATIONALE.

Une constitution toute populaire, rédigée avec concision et de bonne foi, présentoit enfin, sans mélange, ces vérités éternelles, ces lois simples qui, en garantissant aux hommes l'intégrité de leurs droits, peuvent seules fonder une république. La voix de la nature et ses maximes, pour être senties, n'ont pas besoin de longues discussions; et les Français, répandus sur un territoire

de trente-cinq mille lieues quarrées, avoient adopté par les mêmes acclamations l'acte constitutionnel. De tous les départemens de la France accouroient dans Paris les envoyés des assemblées primaires, pour transformer, sur l'autel de la patrie, toutes les acceptations particulières en une grande acceptation générale. Le génie des arts avoit présidé à l'ordonnance des détails de cette inauguration de la République, qui devoit être comme le triomphe de l'égalité et la fête de la nature.

Le 10 août 1793 étoit marqué pour cette époque de la France et du genre humain.

La Convention nationale, les envoyés des assemblées primaires, les autorités constituées de Paris, les sociétés populaires et le peuple étoient convoqués, comme au point du départ de la marche, au vaste emplacement où fut la Bastille. L'instant de la réunion étoit fixé à l'apparition des premiers rayons du soleil; et l'accomplissement de la régénération de la France étoit ainsi associé à ce lever de l'astre du jour, qui fait tressaillir de joie la Nature.

Dans l'emplacement de la Bastille étoient encore confusément disséminées une partie de ses ruines. Des inscriptions gravées sur les débris de cette forteresse de la tyrannie rappeloient l'histoire

des victimes que les despotes y ont si long-temps entassées. Sur une pierre on lisoit ces mots : *Il y a 44 ans que je meurs.* Sur une autre : *la vertu conduisoit ici.* Sur une troisième : *le corrupteur de ma femme m'a plongé dans ces cachots.* Ailleurs : *je ne dors plus.* Plus loin : *mes enfans! ô mes enfans!* Cette histoire des forfaits du despotisme, lue sur des pierres mutilées par la hache de la liberté, portoit à-la-fois dans les ames des impressions douloureuses, attendrissantes, et le soulagement d'une joie recueillie et profonde. C'est avec ces émotions que tous les regards se tournoient vers une statue colossale de la Nature élevée au milieu de ces mêmes ruines. L'aspect de cette statue, les emblêmes dont elle étoit entourée, le caractère antique et majestueux de sa figure, l'inscription écrite sur sa base : *Nous sommes tous ses enfans* ; tout répandoit au loin l'idée sensible de la grandeur de la Nature et de sa bienfaisance. De ses mamelles qu'elle pressoit de ses mains, s'épanchoient dans un vaste bassin deux sources d'une eau pure et abondante, images de son inépuisable fécondité.

Le bruit des canons, prolongé en échos dans les airs, s'est fait entendre ; une musique douce, des chants harmonieux et civiques sont sortis du milieu de ce tonnerre de la liberté ; et le président de la Convention nationale, placé devant la

statue de la Nature, et la montrant au Peuple, a porté ainsi la parole :

« Souveraine du sauvage et des nations éclairées, ô Nature ! ce peuple immense rassemblé, aux premiers rayons du jour, devant ton image, est digne de toi : il est libre. C'est dans ton sein, c'est dans tes sources sacrées qu'il a recouvré ses droits, qu'il s'est régénéré. Après avoir traversé tant de siècles d'erreurs et de servitude, il falloit rentrer dans la simplicité de tes voies pour retrouver la liberté et l'égalité. O Nature ! reçois l'expression de l'attachement éternel des Français pour tes lois ; et que ces eaux fécondes qui jaillissent de tes mamelles ; que cette boisson pure qui abreuva les premiers humains, consacrent dans cette coupe de la fraternité et de l'égalité, les sermens que te fait la France en ce jour, le plus beau qu'ait éclairé le soleil depuis qu'il a été suspendu dans l'immensité de l'espace ! »

A la suite de cette espèce d'hymne, seule prière, depuis les premiers siècles du genre humain, adressée à la Nature par les représentans d'une nation et par ses législateurs, le président a rempli une coupe de forme antique, de l'eau qui tomboit du sein de la Nature. Il en a fait des libations autour de la statue ; il a bu dans la coupe,

et l'a présentée à ceux des envoyés du Peuple français qui, par leur âge, avoient obtenu de porter la bannière sur laquelle étoit écrit le nom de leurs départemens respectifs. Tous, en même nombre que les départemens, ont monté successivement les degrés qui conduisoient autour du bassin; et, dans un ordre déterminé par le hasard du rang alphabétique, ils se sont approchés de la coupe sainte de l'égalité et de la fraternité. En la recevant des mains du Président, qui ensuite leur a donné le baiser fraternel, l'un lui disoit: *Je touche aux bords de mon tombeau; mais en pressant cette coupe de mes lèvres, je crois renaître avec le genre humain qui se régénère.* Un autre, dont les vents faisoient flotter les cheveux blanchis, s'écrioit, *Que de jours ont passé sur ma tête! ô Nature! je te remercie de n'avoir pas terminé ma vie avant celui-ci.* Un autre, comme s'il eût assisté à un banquet des nations, et qu'il eût bu à l'affranchissement du genre humain, disoit, en tenant la coupe: *Hommes, vous êtes tous frères! Peuples du monde, soyez jaloux de notre bonheur, et qu'il vous serve d'exemple. — Que ces eaux pures dont je vais m'abreuver,* s'écrioit un autre, *soient pour moi un poison mortel, si tout ce qui me reste de la vie n'est pas employé à exterminer les ennemis de l'Égalité, de la Nature et de la République!*

Un autre, saisi d'un esprit prophétique en s'approchant de la statue : *O France! la liberté est immortelle; les lois de ta République comme celles de la Nature ne périront jamais.* Tous, profondément émus par le spectacle qu'ils avoient sous les yeux, et par le spectacle qu'ils donnoient eux-mêmes, étoient pressés du besoin de répandre, par la parole, les sentimens dont leurs ames étoient remplies.

A chaque fois que la coupe passoit d'une main dans une autre, les mouvemens électriques d'une joie solemnelle se mêloient au bruit des canons.

Quand cette cérémonie, qui rappeloit d'une manière si auguste, et qui ramenoit en quelque sorte les premiers jours du genre humain, a été accomplie, la foule immense s'est mise en mouvement, et a pris par les boulevards la marche qui lui étoit tracée.

Ce cortége d'une nation régénérée à la liberté et rendue à la nature, étoit commencé par les sociétés populaires, par ces sociétés qui ont si puissamment concouru à cette régénération. Leur bannière présentoit un œil ouvert sur des nuages qu'il pénétroit et qu'il dissipoit : emblême ingénieux, signe rassurant et menaçant de cette garde vigilante que les sociétés populaires ont toujours faite autour de la liberté, et à laquelle aucun traître n'a pu et ne pourra échapper.

La Convention nationale a paru ensuite, précé-

dée de la Déclaration des droits de l'homme et de l'Acte constitutionnel : elle étoit placée au milieu des envoyés des assemblées primaires, liés les uns aux autres par un léger ruban tricolor. En présence du peuple souverain, aucun costume orgueilleux ne devoit distinguer ses représentans. Chacun d'eux portoit à la main un bouquet d'épis de blé et de fruits. Ainsi se renouveloit cette sublime alliance apperçue par les peuples des républiques anciennes entre l'agriculture et la législation, et qu'ils figurèrent dans leurs allégories en faisant de Cérès la législatrice des sociétés.

Les envoyés des assemblées primaires portoient dans une main une pique, arme de la liberté contre les tyrans; dans l'autre, une branche d'olivier, symbole de la paix et de l'union fraternelle entre tous les départemens d'une seule et indivisible République.

L'ordonnateur de la fête (David), par une seule idée lui a imprimé son plus beau caractère. Après les envoyés des assemblées primaires, il n'y a plus eu aucune division de personnes et de fonctionnaires, ni même aucun ordre tracé, aucune régularité prescrite dans la marche. Le conseil exécutif étoit dispersé au hasard; l'écharpe du maire ou du procureur de la commune, les plumets noirs des juges ne servoient qu'à faire remarquer qu'ils marchoient les égaux du forgeron et du tisserand.

Là, des différences qui semblent imprimées par la nature même, étoient effacées par la raison ; et l'Africain, dont la face est noircie par les feux du soleil, donnoit la main à l'homme blanc, comme à son frère : là, tous étoient égaux comme hommes, comme citoyens, comme membres de la souveraineté : tout s'est confondu en présence du peuple, source unique de tous les pouvoirs, qui en émanant de lui, lui restent toujours soumis ; et dans cette confusion sociale et philosophique, rendue encore plus touchante par un mélange de paroles, de chants, d'instrumens et de cris de joie qui se croisoient dans les airs, tout a donné la vue et le sentiment de cette égalité sacrée, empreinte éternelle de la création, première loi de la nature et première loi de la République.

Mais si les distinctions sociales s'évanouissoient, tout ce que la société a de plus utile dans ses travaux et de plus attendrissant dans ses bienfaits, figuroit avec éclat dans la fête, et, en prononçant plus fortement son caractère, ajoutoit à sa magnificence. Traînés sur un plateau roulant, les élèves de l'institution des aveugles faisoient retentir les airs de leurs chants joyeux, et montroient *le malheur consolé et honoré*. Portés dans de blanches barcelonettes, les nourrissons de la maison des Enfans-trouvés annonçoient que la République étoit leur mère, que la nation entière étoit leur

famille, et qu'eux aussi ils pourroient prononcer un jour le nom de Patrie. Les artisans si long-temps privés de s'honorer de leur métier, quelquefois même condamnés par l'orgueil à en rougir, portoient leurs instrumens et leurs outils comme une des plus belles décorations de cette pompe sociale. Sur une charrue devenue un char de triomphe, un vieillard et sa vieille épouse traînés par leurs propres enfans, offroient dans un tableau vivant l'histoire à jamais célèbre de *Biton* et de *Cléobis*, (1) offroient sur-tout

(1) On se rappelle le trait touchant de *Biton* et de *Cléobis*, raconté par Hérodote, par Plutarque, et qui a fourni à ces deux historiens un résultat si moral. Ce roi de Lydie, Crésus, dont l'histoire a flétri la barbare opulence, crut que le législateur Solon le compteroit pour quelque chose, et s'extasieroit sur son bonheur. *Quel est, selon vous, l'homme le plus heureux?* demanda-t-il au philosophe. Solon répondit: *Tellus, citoyen d'Athènes, homme de bien, généralement estimé, mort pour sa patrie.* — *Et après Tellus?* — Solon répondit: *Cléobis et Biton, deux frères qui aimoient tant leur mère, qu'un jour de fête solemnelle, comme elle vouloit aller au temple de Junon, ses bœufs tardant trop à venir, ils s'attelèrent eux-mêmes et traînèrent le char de cette mère ravie, dont tout le monde vantoit la félicité. Elle supplia les dieux d'accorder à ses enfans ce qu'il y a de meilleur sur la terre. Cléobis et Biton ne se relevèrent point le lendemain; une mort douce et tranquille termina leur vie honorée:* comme si les dieux avoient voulu faire connoître, ajoute Herodote, qu'il n'y a pas de plus grand bien dans la vie que d'en sortir après une action glorieuse.

la considération accordée, dans une république, à la piété filiale, ainsi qu'à l'agriculture, et les hommages rendus par une nation libre et souveraine à la vieillesse de ceux qui la nourrissent. Au milieu de cette multitude d'images des arts, des métiers, des travaux utiles de vertus simples et réelles, s'élevoit une enseigne sur laquelle on lisoit ces mots : *Voilà les services que le peuple infatigable rend à la société humaine.*

Dans ces honneurs décernés à ceux qui vivent pour la société, vous n'étiez point oubliés ô vous qui êtes morts pour la cause de la République! Huit chevaux blancs ornés de panaches rouges traînoient dans un char de triomphe l'urne où on avoit déposé leurs cendres révérées. Le sombre cyprès ne faisoit point pencher autour de l'urne ses branches mélancoliques. Une douleur même pieuse auroit profané cette apothéose : des guirlandes et des couronnes, les parfums d'un encens brûlé dans des cassolettes, un cortége de parens le front orné de fleurs, une musique où dominoient les sons guerriers de la trompette : tout dans cette marche triomphale ôtoit à la mort ce qu'elle a de funèbre, et ranimoit, pour participer à l'alégresse publique, les manes sacrés des citoyens devenus immortels dans les combats.

A une certaine distance de tous ces objets, au milieu d'une force armée, rouloit avec un fracas

importun, chargé des attributs proscrits de la royauté et de l'aristocratie, un tombereau semblable à ceux qui conduisent les criminels au lieu de leur supplice. Une inscription gravée sur le tombereau portoit : *Voilà ce qui a toujours fait le malheur de la société humaine.* A cette vue le peuple paroissoit frémir d'horreur, et les dépouilles de la victoire indignoient encore les vainqueurs.

Cinq fois dans l'espace qu'elle devoit parcourir, cette pompe auguste s'est arrêtée, et chaque station a présenté des monumens qui rappeloient les plus beaux actes de la révolution, ou des cérémonies qui la consacroient et qui l'achevoient.

Vers le milieu de la longueur des boulevards s'élevoit un arc de triomphe, ouvrage du génie de l'architecture et de celui de la peinture, associées par le patriotisme. Rome antique, et Athènes la cité des arts, ont exécuté en ce genre peu de dessins plus beaux. L'arc de triomphe étoit érigé pour représenter la gloire de ce moment de la révolution de 1789, où l'on vit des femmes, devenues intrépides par le sentiment de la liberté, traîner des canons, et, portées sur les affûts, diriger en quelque sorte les hommes où il falloit attaquer la tyrannie; combattre elles-mêmes à Versailles les satellites des despotes, et mettre en fuite ceux qui échappoient à leurs coups. Les

quatre côtés de l'arc triomphal rappeloient, par de simples inscriptions, les résultats de ce mémorable événement. Sur une des faces on lisoit : *Comme une vile proie elles ont chassé les tyrans devant elles;* sur l'autre : *Le peuple, comme un torrent, inonda leurs portiques; ils disparurent.* Sur la troisième, en parlant du peuple : *Sa justice est terrible;* sur la face opposée : *Sa clémence est extrême.* Tandis que l'architecture, la peinture et la sculpture se réunissoient ainsi pour transmettre à la postérité le souvenir des héroïnes des 5 et 6 octobre, ces femmes courageuses figuroient elles-mêmes au milieu des monumens de leur gloire, et, comme au chemin de Versailles, on les voyoit assises sur les affûts des canons. Toute la marche s'est arrêtée devant elles : le peuple les contemploit, et le président de la Convention nationale leur a parlé en ces termes :

« Quel spectacle ! la foiblesse du sexe et l'héroïsme du courage ! O Liberté ! ce sont-là tes miracles ! C'est toi qui, dans ces deux journées où le sang, à Versailles, commença à expier les crimes des rois, allumas dans le cœur de quelques femmes cette audace qui fit fuir ou tomber devant elles les satellites du tyran. Par toi, sous des mains délicates, roulèrent ces bronzes, ces bouches de feu qui firent entendre à l'oreille d'un

roi le tonnerre, augure du changement de toutes les destinées. Le culte que t'ont voué les Français a été impérissable à l'instant où tu es devenue la passion de leurs compagnes. O femmes ! la Liberté, attaquée par tous les tyrans, pour être défendue a besoin d'un peuple de héros : c'est à vous à l'enfanter. Que toutes les vertus guerrières et généreuses coulent, avec le lait maternel, dans le cœur de tous les nourrissons de la France. Les Représentans du Peuple souverain, au lieu de fleurs qui parent la beauté, vous offrent le laurier, emblême du courage et de la victoire : vous le transmettrez à vos enfans. »

En prononçant ces dernières paroles, le Président leur a donné l'accolade fraternelle ; il a posé sur la tête de chacune d'elles une couronne de lauriers, et le cortége de la fête à laquelle elles se sont unies a repris la route des boulevards au milieu des acclamations universelles.

La place de la Révolution étoit marquée pour la troisième station ; elle s'est faite devant la statue de la Liberté, élevée sur le piédestal de la statue anéantie d'un des plus vils et des plus corrompus de nos tyrans. La Liberté, comme la fille de la Nature, paroissoit à travers l'ombrage de jeunes arbres dont elle étoit environnée. Les rameaux

des peupliers plioient sous le poids des tributs offerts à la Divinité par l'amour des Français. C'étoient des bonnets rouges et des rubans aux couleurs nationales; c'étoient des vers trouvés plus beaux, parce qu'ils n'exprimoient tous qu'un même sentiment; c'étoient des dessins tracés au crayon, et qui faisoient revivre les prodiges de la révolution; c'étoient des guirlandes de fleurs, animées par ce pinceau éternel qui vivifie et décore les champs. La multitude et le choix des offrandes annonçoient que ce n'étoit pas une cérémonie, mais un culte, et que tous les cœurs avoient cédé à l'enthousiasme de leur idolâtrie.

Mais il ne suffisoit pas de ces offrandes; il falloit encore un sacrifice à la Déesse. Presqu'à ses pieds étoit un immense bûcher destiné à le recevoir. Tout ce qui avoit servi à la représentation et au faste de la royauté devoit être la matière du sacrifice. Placé entre la statue et le bucher, au moment de cette grande purification d'un empire par le feu, le président de la Convention nationale a prononcé le discours suivant :

« Ici la hache de la Loi a frappé le tyran. Qu'ils périssent aussi, ces signes honteux d'une servitude que les despotes affectoient de reproduire sous toutes les formes à nos regards; que la flamme

les dévore; qu'il n'y ait plus d'immortel que le sentiment de la vertu qui les a effacés. Justice! Vengeance! Divinités tutélaires des peuples libres, attachez à jamais l'exécration du genre-humain au nom du traître qui, sur un trône relevé par la générosité, a trompé la confiance d'un peuple magnanime. Hommes libres! peuple d'égaux, d'amis et de frères, ne composez plus les images de votre grandeur que des attributs de vos travaux, de vos talens et de vos vertus. Que la pique et le bonnet de la liberté; que la charrue et la gerbe de blé; que les emblêmes de tous les arts, par qui la société est enrichie, embellie, forment désormais toutes les décorations de la République. Terre sainte! couvre-toi de ces biens réels qui se partagent entre tous les hommes, et deviens stérile pour tout ce qui ne peut servir qu'aux jouissances exclusives de l'orgueil! »

Aussitôt après ce discours, le Président a pris une torche enflammée; il l'a appliquée contre le bûcher, couvert de matières combustibles; et à l'instant, trône, couronne, sceptre, fleurs-de-lis, manteau ducal, écussons, armoiries, toutes ces livrées odieuses du despotisme, ont disparu au bruit petillant des flammes qui les enveloppoient de toutes parts, et au milieu des acclamations de plus de huit cent mille ames. Dans le même instant

encore, comme si tous les êtres vivans devoient partager cet affranchissement de la première des créatures vivantes, et en ressentir l'alégresse, trois mille oiseaux de toutes les espèces, portant à leur cou de minces banderolles tricolores où étoient écrits ces mots : *Nous sommes libres ; imitez-nous*, se sont élancés avec les étincelles du milieu des flammes dans le vaste et libre espace des airs (1).

La quatrième station s'est faite devant les Invalides, devant ce monument de l'orgueil d'un despote, mais déja perfectionné par la bienfaisance et par la souveraineté nationale. Après avoir anéanti la tyrannie des rois, la France a été obligée de combattre et d'anéantir un nouveau monstre non moins dangereux pour la liberté : *le fédéralisme*. Un monument signaloit ici cette victoire récente. Sur la cîme d'un rocher étoit exhaussée une statue colossale représentant le peuple français. Tandis que d'une main forte il renouoit le faisceau des départemens, un monstre, dont les extrémités inférieures étoient terminées en dra-

---

(1) Deux colombes se sont réfugiées dans les plis de la statue de la Liberté ; et depuis ce jour, elles y ont fixé leur domicile. Fidèles à ce monument sacré, on les voit s'y retirer tous les soirs. La superstitieuse antiquité seroit jalouse d'un pareil trait ; les augures en auroient tiré un grand avantage pour l'aristocratie du Sénat ; mais les vrais augures du Peuple français sont sa raison et ses droits, bien supérieurs à tous les charlatanismes politiques.

gon de mer, sortant des roseaux d'un marais fétide, s'efforçoit d'atteindre, en rampant, jusqu'au faisceau pour le rompre. Le colosse écrasant sous ses pieds la poitrine du monstre, de sa massue balancée sur sa tête, alloit le frapper du coup mortel. En contemplant ces emblêmes élevés dans les airs à une grande hauteur, le peuple a reconnu sa force et son triomphe ; et les images sous lesquelles lui-même et son histoire étoient retracées à ses yeux, sont devenues le texte du discours que le président a prononcé dans cette circonstance :

« Peuple français, te voilà offert à tes propres regards sous un emblême fécond en leçons instructives. Ce géant dont la main puissante réunit et rattache, en un seul faisceau, les départemens qui font sa grandeur et sa force, c'est toi. Ce monstre dont la main criminelle veut briser le faisceau, et séparer ce que la nature a uni, c'est le fédéralisme. Peuple dévoué à la haine et à la conjuration de tous les despotes, conserve toute ta grandeur pour défendre ta liberté. Qu'une fois au moins sur la terre, la puissance soit alliée à la vérité et à la justice ! Fais à ceux qui veulent te diviser la même guerre qu'à ceux qui veulent t'anéantir ; car ils sont également coupables. Que tes bras, étendus de l'Océan à la Méditerranée,

et des Pyrénées au Jura, embrassent par-tout des frères, des enfans! Retiens sous une seule loi et sous une seule puissance une des plus belles portions de ce globe, et que les peuples esclaves, qui ne savent admirer que la force et la fortune, témoins de tes vastes prospérités, sentent le besoin de s'élever comme toi à cette liberté qui t'a fait l'exemple de la terre. »

L'entrée seule du Champ-de-Mars, local de la dernière station, offroit aux yeux, à l'imagination et aux ames, une de ces leçons sublimes et touchantes dont il n'appartient qu'à la liberté de concevoir l'idée et de présenter le spectacle. A deux termes placés vis-à-vis l'un de l'autre, comme les deux colonnes de l'ouverture d'un portique, étoit suspendu un ruban tricolor, et au ruban un *niveau*, allégorie sensible de cette égalité sociale qui retient tous les hommes sur un plan commun, et les nivelle devant la loi comme ils le sont par la nature. Après s'être tous courbés ou plutôt relevés sous ce niveau, emblême de ce qui fait l'unique grandeur de l'homme, de ce qui seul lui prépare des prospérités réelles et solides, la Convention nationale, les 87 commissaires des départemens, tous les envoyés des assemblées primaires, ont monté les degrés de l'autel de la patrie; et dans le même temps qu'un

peuple innombrable, couvrant la vaste étendue du Champ-de-Mars, se rangeoit avec recueillement autour de ses représentans et de ses envoyés, le Président, parvenu au point le plus élevé de l'autel de la patrie, ayant à ses côtés le vieillard le plus avancé en âge parmi les commissaires des départemens, de cette hauteur, comme de la véritable montagne sainte, a publié le recensement des votes des assemblées primaires de la République, et a proclamé en ces mots la Constitution :

« Français, vos mandataires ont interrogé dans quatre-vingt-sept départemens votre raison et votre conscience sur l'acte constitutionnel qu'ils vous ont présenté; quatre-vingt-sept départemens ont accepté l'acte constitutionnel. Jamais un vœu plus unanime n'a organisé une république plus grande et plus populaire. Il y a un an, notre territoire étoit occupé par l'ennemi : nous avons proclamé la RÉPUBLIQUE ; nous fûmes vainqueurs. Maintenant, tandis que nous constituons la France, l'Europe l'attaque de toutes parts : JURONS de défendre la Constitution jusqu'à la mort ; la RÉPUBLIQUE est éternelle. »

Immédiatement après cette proclamation, le Président a déposé dans l'arche placée sur l'autel de la patrie, l'acte constitutionnel et le recensement des votes du Peuple Français.

A cet instant, la plus grande époque du genre humain, tout a été comme ébranlé par les salves d'artillerie répétées sans intervalle, et par un million de voix confondues dans les airs en un seul cri. On eût dit que le ciel et la terre répondoient à cette proclamation de la seule constitution, depuis qu'il existe des peuples, qui ait donné à un grand empire une liberté fondée sur l'égalité, et qui ait fait de la FRATERNITÉ un dogme politique.

Les quatre-vingt-sept Commissaires des Départemens, qui, durant la marche, avoient tenu chacun une pique à la main, se sont rapprochés du Président de la Convention pour déposer leurs piques dans ses mains. Il les a réunies en un seul faisceau noué par un ruban aux couleurs de la Nation. A cet acte qui peignoit aux yeux l'unité, l'indivisibilité de la République, les retentissemens redoublés de l'airain ont de nouveau fait monter au ciel la joie de la terre.

Tout étoit accompli pour l'existence de la République; mais il lui restoit une dette sacrée à acquitter, celle de sa reconnoissance envers les Français morts en combattant pour sa cause. Descendue de l'autel de la patrie, la Convention nationale a traversé une portion du Champ-de-Mars, et s'est rendue vers l'extrémité au temple funèbre, où des décorations antiques, semblables

aux monumens dont l'histoire des arts et des républiques nous a transmis la beauté, attendoient la cendre de nos défenseurs. Le char suivoit. La grande urne, dépositaire de ces cendres chéries, a été transportée sur le vestibule du temple, élevée à tous les regards. La Convention nationale s'est répandue sous les colonnes, sous les portiques. Tous les spectateurs placés au-dessous se sont découverts. Une foule immense, attendrie et respectueuse, a prêté un silence profond. Le président penché sur l'urne, que d'une main il tenoit embrassée, tandis que de l'autre il portoit et montroit au peuple la couronne de lauriers destinée aux martyrs fondateurs de la liberté, leur a adressé en ces mots les hommages, et pour ainsi dire, le culte de la Patrie :

« Terminons cette auguste journée par l'adieu solemnel que nous devons à ceux de nos frères qui ont succombé dans les combats. Ils ont été privés de concourir à la constitution de leur pays ; ils n'ontpas dicté les articles de la Charte française ; mais ils les avoient préparés, inspirés par leur dévouement héroïque : ils ont écrit la liberté avec leur sang. Hommes intrépides ! cendres chères et précieuses ! urne sacrée ! je vous salue avec respect ; je vous embrasse au nom du peuple français ; je dépose sur vos restes protecteurs la couronne de lauriers que la Patrie et la Convention

nationale m'ont chargé de vous présenter. Ce ne sont pas des pleurs que nous donnerons à votre mémoire; l'œil de l'homme n'est pas fait pour en répandre. Pour qui ces larmes? seroit-ce pour vos parens et pour vos amis? votre renommée les console. Ils se sont dit que vous étiez fortunés de reposer dans la gloire : ils n'ont jamais pu souhaiter que vous fussiez exempts du trépas, mais dignes d'avoir vécu. Seroit-ce pour vous? Ah! combien vous avez été heureux ! vous êtes morts pour la patrie, pour une terre chérie de la nature, aimée du ciel ; pour une nation généreuse, qui a voué un culte à tous les sentimens, à toutes les vertus ; pour une république où les places et les récompenses ne sont plus réservées à la faveur, comme dans les autres États, mais assignées par l'estime et par la confiance : vous vous êtes donc acquittés de votre fonction d'hommes, et d'hommes français ; vous êtes entrés sous la tombe après avoir rempli la destinée la plus glorieuse et la plus desirable qu'il y ait sur la terre : nous ne vous outragerons point par des pleurs.

» Mais, ô nos frères ! c'est en vous admirant, c'est sur tout en vous imitant, que nous voulons vous honorer ; et si, comme il est doux de le supposer quand on aime, les morts conservent quelque sentiment pour ceux qui vivent, je viens vous dire, au nom de tous vos amis que vous avez laissés sur le sol de la France, que nous

sommes prêts à nous dévouer à votre exemple, impatiens d'atteindre l'ennemi et de continuer votre valeur, afin qu'on dise que vous étiez vraiment nos proches, et que votre cœur s'en réjouisse. Je viens vous dire que nous tâcherons même de vous surpasser; car si nous ne faisions que consommer le fonds de gloire que vous nous avez légué; si nos vertus ne luttoient pas avec les vôtres, notre infériorité contristeroit vos manes. La mort moissonne également le lâche et le brave: quand la destinée nous rappelleroit près de vous, comment pourrions-nous supporter votre accueil? Une voix terrible s'écrieroit: *Vous combattiez cependant pour la justice et pour la liberté!*...... Non, chers concitoyens! GUERRIERS MAGNANIMES! nous serons dignes de vous; nous n'aurons à recevoir que vos embrassemens, vos éloges; nous vous aurons vengés; nous vous raconterons que nos mains ont achevé votre ouvrage; que vos armes, dont nous avons hérité, étoient invincibles; que la République triomphe; cette République qui, à elle seule, tient tête à tous les tyrans, à toutes les viles passions conjurées, à tous les peuples qui se déshonorent; cette République que l'humanité a chargée de sa cause, et qui doit sauver l'univers. »

Telle étoit la marche, tels étoient les objets et les tableaux offerts aux regards du peuple souverain dans l'inauguration de la République Fran-

694

çaise. Jamais la Liberté ne s'étoit montrée plus auguste aux siècles et aux nations. Le Peuple a été grand et majestueux comme elle.

Signé, HÉRAULT, *Président;* AMAR, LÉONARD BOURDON, J. P. M. FAYAU, J. P. AUDOUIN, THIRION, DARTIGOEYTE, *Secrétaires.*

EXTRAIT du procès-verbal de la Convention nationale du 13 septembre 1793, l'an deuxième de la République française, une et indivisible.

LA CONVENTION NATIONALE, après avoir entendu la lecture du procès-verbal relatif à la cérémonie du 10 août dernier, et à l'acceptation de la Constitution, décrète qu'il sera imprimé, distribué aux Membres de la Convention au nombre de six exemplaires, envoyé aux départemens, aux districts, aux municipalités, aux sociétés populaires, aux armées, et traduit dans toutes les langues.

Visé par l'Inspecteur. *Signé*, BLAUX.

DE L'IMPRIMERIE NATIONALE.